

10^{ème} PRIX HENRI THOMAS
DE LA NOUVELLE LITTERAIRE
ANNEE 2004

Pour ce 10^{ème} anniversaire du Prix Henri Thomas, deux concours ont été organisés : le premier, le « Prix Henri Thomas », ouvert à toute personne née ou établie dans les Vosges et le second intitulé « Trophée de la Décennie ». Ce dernier a été réservé aux 9 lauréats de 1995 à 2003.

Lors des délibérations du 5 juin 2004, le jury a, pour la première fois, jugé qu'aucune nouvelle ne méritait le Prix Henri Thomas.

Résultat du prix Henri Thomas 2004 - Ce sont donc deux mentions qui ont été attribuées :

Mention 1 : Hélène MAIRE (Gérardmer) pour sa nouvelle « En attente »

Mention 2 : Jacqueline PICART CIGLIA (Saint-Dié-des-Vosges) pour sa nouvelle « Le couloir blanc »

Le Jury du Trophée de la Décennie, a décerné :

Premier Prix du Trophée : **Jean-Paul DIDIERLAURENT**, lauréat de 1997 (La Bresse) pour sa nouvelle « L'Envol »

Mention spéciale : Marie-Christine TRIBOULOT, lauréate de 1998 (Anglemont) pour sa nouvelle « Les voyages d'Alice ».

Trophée de la Décennie 2004

Jean-Paul DIDIERLAURENT (lauréat de 1997)

pour :

L'envol

Manon arriva sur la grande place à la nuit tombante. Toute la population des alentours semblait s'être donnée rendez-vous pour venir s'agglutiner au centre du village. Il avait fait une chaleur caniculaire toute la journée, une de ces fournaises comme Manon les aimait et qui vous faisait fleurir au loin sur l'asphalte de la route nationale de jolies petites mares bien brillantes. Il régnait à présent une douceur agréable. Après s'être repu de soleil tout le jour, le macadam vomissait vers le ciel de grandes bouffées tiédasses qui caressaient les visages en montant dans la nuit. Parmi la foule, Manon reconnut plusieurs de ses copines qu'elle salua d'un bref signe de la main. Même Cathy Garnier était de la fête, Mademoiselle j'ai tout Fait qui s'était vantée dans la cour de la récré d'avoir déjà pris l'avion, elle ! A la vue du bus, la fillette ne put réprimer la grimace d'angoisse qui vint éclore sur son joli minois. Un désagréable petit vent froid se leva dans le fond de ses entrailles et la fit frissonner. Pendant un bref instant, Manon regretta le marché qu'elle avait conclu la veille avec ses parents. S'asseoir à bord aux côtés de son petit frère de trois ans n'était pas le problème. Même si supporter son air béat et les acclamations débiles qu'il ne manquerait pas de pousser lorsque le bus allait se mettre à rouler était déjà bien cher payé ! Non, le problème, le véritable problème, c'était le bus lui-même, cette chose hideuse, cette boîte de ferraille aux chromes rutilants qui lui tendait son marchepied. Monter à bord la dégoûtait, mais c'était le prix à payer pour avoir le droit de prendre l'avion. Et du haut de ses six ans, Manon n'aurait voulu rater cela pour rien au monde. Surmontant son dégoût, elle s'engouffra dans le bus à la suite de son frère et s'affala sur le siège dans un soupir. Alors qu'il s'ébranlait sans bruit, Manon ferma les yeux. Les images d'un autre bus, un car aux flancs d'un bleu sale et triste, remontèrent à la surface de sa mémoire.

Elle n'oublierait jamais comment, ce jour-là, le mastodonte d'acier était venu s'échouer à leurs pieds au bord du trottoir telle une grosse baleine fatiguée. Ni comment ses ouïes géantes s'étaient ouvertes en émettant un chuintement poussif tandis que les enfants s'engouffraient par grappes entières dans sa panse tiède en piaillant d'excitation. Manon s'était laissée emporter par la vague bruyante pour prendre place, résignée, sur l'un des sièges du fond. Elle avait espéré naïvement que le mal de la route, trop occupé à torturer d'autres victimes innocentes, l'y oublierait et la laisserait en paix. Alors que le bus avalait de son allure poussive les lacets qui menaient au sommet du col, elle avait regardé défiler les silhouettes élancées de grands sapins qui bordaient le ruban d'asphalte. Elle était restée ainsi de longues minutes, le visage collé à la vitre, contemplant les fûts sombres qui glissaient silencieusement en tendant leurs branches griffues vers les flancs lisses du bus, s'efforçant d'oublier la boule qui avait déjà pris naissance dans son ventre. Une petite boule pesante qui s'était mise à tourner de plus en plus vite au fil des kilomètres. Bientôt, l'odeur entêtante des pelures d'orange qui flottait dans les airs avait fini par avoir raison des efforts qu'elle déployait pour endiguer les sursauts de son estomac révolté. Lorsque Manon avait reporté son attention sur le tissu du siège qui lui faisait face, un tissu à motif rouge rayé de bleu, ça aussi elle s'en souviendrait toute sa vie, la boule était montée dans sa gorge en se tortillant dans tous les sens telle une horrible petite chose bien vivante mue d'une farouche envie de s'évader La minuscule barrière que son esprit avait tentée d'ériger dans le fond de son gosier n'avait pu retenir la vague puissante qui s'était lancée alors à l'assaut de son œsophage. Elle avait vomi. Un long spasme, suivi d'un jet brûlant que ses petites mains tremblantes n'avaient pu contenir.

Manon avait suivi les deux heures qu'avait duré le spectacle à attendre avec angoisse que survienne le moment tant redouté du retour. Deux heures interminables, tassée dans son fauteuil à applaudir mécaniquement les prouesses des jongleurs, des clowns et des magiciens sans même les voir. Deux heures passées à déglutir douloureusement pour éteindre l'incendie que la bile avait allumé dans le fonds de sa gorge. Après que la salle des fêtes l'eut recrachée au-dehors avec les autres, elle avait été la dernière à monter dans l'autocar. Pendant un bref instant, sa main s'était posée sur le flanc de tôle. Sous les à coups du gros moteur diesel, la carapace tiède et sale avait palpité contre sa paume . Comme si dessous ça respirait. Elle avait eu en cet instant précis l'horrible certitude que cette saleté de machine à quatre roues était vivante, bien vivante. Et qu'elle l'attendait, elle, personnellement, Mademoiselle je vomis partout ! Il lui avait fallu prendre une profonde inspiration avant de s'engouffrer dans le géant de tôle qui avait refermé ses soufflets dans son dos en soupirant bruyamment d'impatience. Cette fois-ci, la maîtresse l'avait placée à l'avant, juste derrière le chauffeur. Durant tout le trajet du retour, la fillette avait concentré son attention sur la nuque de l'homme, étudiant chaque centimètre carré de peau, s'y noyant jusqu'à ce que la fatigue ait enfin raison d'elle.

Manon ouvrit les yeux. L'enthousiasme de son frère avait fini par s'éteindre. Sa petite tête brinquebalée au rythme des secousses, il contemplait avec gravité le plafonnier du bus tout en piochant à l'aveuglette dans le sac de friandises posé sur ses genoux. Pour la énième fois, le camion qui les précédait activa son Klaxon rageusement. La fillette se retourna. Les deux motards qui les suivaient depuis le départ lui lancèrent un salut qu'elle rendit du bout des doigts. Il lui sembla que tout cela durait depuis trop longtemps. Beaucoup trop longtemps à son goût. Il s'roulèrent encore pendant ce qui lui parut une éternité. Le sourire de sa mère les accueillit à l'arrivée . Déjà Manon n'avait d'yeux que pour l'avion au fuselage étincelant qui l'attendait à deux pas de là. Elle se rua à bord avec l'impatience de ses six ans. Les yeux grands ouverts, elle regarda le sol défilé sous la carlingue. La flaque sombre que dessinait l'ombre du fuselage sur la piste rainurée se mit à glisser de plus en plus vite . Lorsque l'appareil s'éleva dans les airs, la fillette plaqua sa main sur sa bouche, s'efforçant de contenir le trop plein de bonheur qui s'échappait de par ses lèvres en petits cris de joie. Pendant une fraction de seconde, un chatouillis exquis parcourut ses entrailles, une brise légère qui s'en alla mourir en effleurant son cœur. Juillet et août mêlèrent leurs jours en une cascade de petits plaisirs qui virevoltèrent dans sa tête comme autant de promesses délicieuses. Un soleil d'or dans un ciel azur, des baignades rafraîchissantes, un menton dégoulinant de jus de fraises. Septembre était loin. Septembre et ses odeurs de craies et d'habits neufs. Septembre n'existait pas, pas plus que les larmes, le froid ou les petits pois carottes. En cet instant, son bonheur avait l'odeur d'un biscuit craquant tout juste sorti du four. Manon se pencha. Tout en bas, les roues collées au sol, le bus tournait encore et encore, à jamais prisonnier de la pesanteur. Manon bascula la tête en arrière et contempla la farandole de lumière qui glissait au dessus d'elle. Les jointures de ses deux mains cramponnées sur le manche avaient blanchi sous l'effort que la fillette faisait pour maintenir l'appareil en l'air. Lorsque le pompon, effleura son visage, elle ne put retenir le cri de pur bonheur qui jaillit de sa bouche. Il lui restait encore huit tickets. Huit passeports pour le paradis.

Mention spéciale trophée de la décennie :
Marie-Christine TRIBOULOT (lauréate de 1998)
pour :

Les Voyages d’Alice

La petite église est bien remplie en ce 29 février. Sophie est au premier rang, à côté de Madeleine, la sœur de sa grand-mère, Henriette, qui, elle, se trouve dans la travée centrale, dans une boîte. Sophie avait huit ans quand Henriette lui dit :

« Ne rêve pas trop, ma petite. Ta mère, elle ne reviendra sans doute jamais, ou alors peut-être le jour de mon enterrement, pour toucher l’héritage. Trois meubles pourris et deux casseroles, ça mérite bien de prendre le premier avion depuis la Lune ».

Lorsque Madeleine s’est penchée vers elle pour lui murmurer : « Ta mère est là », elle ne s’est pas retournée. Elle a fixé la boîte et elle a pensé :

« Tu avais raison Mamie, comme toujours ».

*

La mère de Sophie, Alice, perdit la tête l’été de ses quinze ans et se retrouva l’année suivante avec un bébé sans père. Sophie avait quatre ans lorsqu’Alice partit avec un homme qui parcourait la planète pour écrire des guides touristiques. Elle voulait photographier les animaux. C’est donc Henriette qui a élevé Sophie. Henriette a l’habitude de recueillir et d’adopter les êtres vivants dont les autres ne veulent plus. Elle a toujours eu des animaux, en particulier des chats. Le dernier est mort l’année dernière. Sophie était en stage à l’autre bout de la France lorsqu’elle a reçu la petite carte mouillée de larmes : « La population féline du 4 rue des fleurs s’est définitivement éteinte : Erasmus n’a pas vu arriver la camionnette du boulanger ». Henriette a toujours su être drôle, surtout quand elle était triste. Plusieurs années passèrent sans nouvelles d’Alice et puis, un jour, le facteur apporta un colis qui venait de Sydney, en Australie. C’était le premier livre d’Alice. Il était consacré aux chats des îles grecques et contenait essentiellement des photos, le texte se résumant à de petits poèmes énigmatiques. « Je suis un chat, ton tour viendra ». Il n’y avait aucune lettre d’accompagnement, aucun signe. Le livre. Elle essayait de faire connaissance avec sa mère à travers son œil de photographe. Elle regardait ce que sa mère avait vu à travers l’objectif. Elle était dans sa tête. D’après Sophie, Alice aimait s’asseoir près des chats, au soleil, sachant attendre patiemment le bon moment pour les photographier. Elle devait être très bronzée. Quand elle voyait une maman chat et ses chatons, Sophie était sûre qu’elle pensait un peu à elle. C’est alors qu’elle découvrit le sentiment d’abandon. Par réaction, elle se mit à idéaliser cette mère, à l’excuser, à justifier son absence. Elle accrocha aux murs de sa chambre les quelques photos qu’elles avaient d’elle. Sur la plupart, elle était enfant. Influencée par le sujet du livre, elle comparait Alice à Ulysse et voulait croire en son retour. Mille fois, elle imagina le jour où elle arriverait, grande, belle, chargée de cadeaux. Elle lui demanderait pardon et lui expliquerait. Elle l’aimait. Henriette essaya gentiment de faire redescendre Sophie sur Terre, en vain.

*

Le deuxième livre arriva quatre ans plus tard. Sophie avait douze ans. Le colis avait été posté au Kenya et le sujet du livre était les marsupiaux d’Australie. Les photos illustraient des textes courts à teneur scientifique. « A sa naissance le kangourou a la taille d’une abeille. En quelques minutes, il rampe jusqu’à la poche de sa mère où il complétera son développement ».

Sophie se demanda si les mots « naissance » et « mère » rappelaient quelque chose à Alice. Elle lut le livre tant de fois, qu'aujourd'hui encore, elle peut en réciter des passages complets. Outre des connaissances en sciences naturelles, il lui apprit que sa

mère était curieuse, observatrice, passionnée par le développement et le comportement des animaux. Sophie savait qu'elle marcherait dans ses pas. Comme d'autres, elle prendrait modèle sur sa mère, malgré l'absence, malgré le silence. Elle voulut un appareil photo. Henriette accepta en disant : « Je ne suis pas sûre que tu trouves beaucoup de kangourous dans le coin... » A défaut de faune exotique, les chats de la maison étaient son principal sujet d'études. Il y avait à l'époque ceux qu'elles appelaient simplement « le roux », le « p'tit tigré », « le gros tigré » et « la tortue ». Elle aurait voulu photographier les lapereaux mais Henriette lui avait dit :

« Si tu les enlèves trop longtemps à leur mère, elle ne les reconnaîtra plus ».

*

Le troisième livre arriva quatre ans plus tard. Sophie avait l'âge de sa mère à sa naissance. Le colis avait été expédié depuis Paris. Sophie n'a jamais regardé aucune photo de ce livre dédié aux petits des animaux du Kenya et intitulé « Bébés d'Afrique ». Elle s'est arrêtée à la quatrième page, celle qui portait le portrait d'un enfant métis et une dédicace. « A Dylan, mon bébé d'Afrique ». Ainsi, Alice avait su être mère, ailleurs, loin. Henriette rangea le livre sans un mot. Sophie ressentit la tristesse de sa grand-mère et plus encore, la force de l'amour qui les liait. Elle, Henriette, la mère sans fille, et elle, Sophie, la fille sans mère. Elles n'avaient finalement pas besoin de cette Alice, cette fille-mère, ce courant d'air, ce trait d'union inutile.

*

Le quatrième livre arriva quatre ans plus tard. Sophie avait l'âge d'Alice lorsqu'elle s'était envolée. Le livre était consacré aux pigeons de Paris. L'aventurière posait ses valises. Les pigeons ! Quel atterrissage ! Le livre était dédié.

« A Sophie, ma fille »

Sophie demanda à Henriette :

« A ton vis, Mamie, c'est qui le pigeon dans l'histoire ?

Ce n'est pas nous, ma Sophie. Nous, on ne voyage pas ».

Henriette aurait bien aimé voyager mais elle n'a jamais pu. A cause des chats. A cause des lapins. A cause d'Alice et de son merveilleux cadeau d'adieu.

Elles n'ont plus jamais reçu de livres. Alice avait dû se recycler définitivement dans la maternité.

*

Sophie regarde la boîte qui contient Henriette, sa grand-mère, sa plus-que-mère. Quelques mètres derrière elle, il paraît qu'il y a sa mère. Elle se penche vers Madeleine et lui dit :

« Tu t'occuperas de tout ».

Elle quitte l'église en regardant ses pieds qui la conduisent vers ailleurs. Elle part sans bagage. Seulement le souvenir d'Henriette. Avec lui, elle va voir du pays. C'est à leur tour, d'être absentes.

« Mamie, on va commencer par les îles grecques ».

Prix Henri THOMAS 2004
Mention 1 à Hélène MAIRE
pour sa nouvelle :

« En attente »

Le lundi 21 juillet. On y était. Enfin, enfin, ce jour était arrivé. Il y avait tellement longtemps qu'elle l'attendait, ce jour, que brusquement elle douta : elle vérifia à sa montre, puis alluma la radio pour en avoir le cœur net. Il était un peu plus de sept heures et quart, elle tomba sur l'horoscope. « Nous sommes aujourd'hui le 21 juillet, nous souhaitons une bonne fête à tous les Victor... » annonça l'appareil qui grésillait légèrement. « Pas de doute, murmura-t-elle, c'est bien aujourd'hui. » Les lions risquaient de tomber dans un imprévu ; quant aux Gémeaux, ils devaient à tout prix ménager leur santé, et plus particulièrement leur dos, qui, selon les précisions des astres, allaient être mis à rude épreuve. Bien bien....

Il était Lion et ne risquait certainement pas de tomber dans un imprévu ; au contraire, aujourd'hui, tout était calculé, programmé, minuté à la seconde. Il ne voulait pas qu'elle vienne le chercher : il préférait revenir à pied, « renouer un peu avec le quotidien » lui avait-il dit la dernière fois qu'ils s'étaient vu. Eh bien, soit ! Après tout ce temps, elle pouvait bien patienter quelques minutes de plus, non ?

Elle éteignit la radio et alluma une cigarette.

Pour la millième fois de sa vie, et pour essayer de penser à autre chose, peut-être, elle eut un vague sourire en pensant à quel point c'était bidon, l'horoscope et toutes ces conneries, et en imaginant la tête des gens qui écoutaient ça attentivement, chaque matin, et y croyaient dur comme fer, comme si le sort de leur journée en dépendait. « Tous des cons » conclut-elle en versant le café au lait dans son gros bol rouge.

Le calendrier, lui aussi, était formel : on était bien le 21 juillet. Cela faisait bien longtemps qu'elle ne rayait plus d'un trait chaque jour qui passait. C'était trop désespérant : chaque soir, barrer juste une seule et malheureuse case, et attendre patiemment le lendemain pour en faire une autre, c'était vraiment trop dur. Non, maintenant, elle comptait tous les moments importants qu'elle passait sans lui, et qu'il passait loin d'elle : tiens, déjà cinq Noël, cinq nouvel an... Quatre anniversaires aussi qu'elle passait seule dans son, dans leur petit appartement ; à fumer clope sur clope, le regard dans le vide, à ressasser encore et encore le vide de sa vie, à s'offrir tout de même, « pour marque le coup », une tartelette aux fraises de la pâtisserie d'en bas (ses préférées), à guetter malgré elle le coup de fil de ses parents, et celui de Clémentine, et celui de Louise, à se servir un verre de mousseux à la pomme en faisant « tchin-tchin » avec la bouteille... ou, plus généralement, cela faisait cinq ans qu'elle était seule : à manger des raviolis froids à même la boîte devant la télé, toujours allumée, à ne plus se maquiller, se coiffer, à enfiler simplement un vieux pull et un jean, à aller aux toilettes en laissant la porte grande ouverte, à passer la nuit seule dans ce grand lit deux places, si vide et si froid, sans qu'elle puisse sentir son odeur, ni ses mains noueuses qui l'enlacent tendrement. Se lever seule, prendre ses repas seule, sortir seule, rentrer seule et se retrouver seule, se coucher seule, passer ses soirs, ses nuits, ses week-end seule... Non, vraiment, elle n'en pouvait plus de cette vie-là. Elle n'en pouvait plus car, justement, ce n'était pas une vie.

Elle but une gorgée de café et se beurra une biscotte.

Et lui, combien ? Combien d'anniversaires passait-il seul, tout seul, là-bas ? Quatre aussi...Non, cinq. C'est drôle, elle se dit que ça faisait cinq ans qu'elle pensait à tout ça, qu'elle ressassait ça vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et c'était seulement aujourd'hui qu'elle se décidait à se l'avouer.

Bien sûr, il y avait les visites. Et les lettres.

Ah, les lettres...

Elle n'avait jamais aimé écrire. Pour elle, c'était une perte de temps. Oui, parfaitement : une perte de temps. Et un ennui. Ecrire, pour elle, cela se résumait aux papiers administratifs, listes de courses, et au modèle standard de la carte postale pour ses parents, chaque année pendant les vacances : « Cher Papa, chère Maman, je passe de bonnes vacances àJ'espère que vous allez bien. A bientôt. » Une expérience avec la plume somme toute assez limitée, donc. Une fois de plus, ce fut la condamnation qui changea cette vision, comme elle bouleversa tant d'autres choses dans sa vie. Une fois passée la tempête, la déchirure du procès, elle usa de son droit de visite hebdomadaire avec l'ardeur de la nouveauté. Mais le voir une fois par semaine, c'était si peu ! Il lui manquait terriblement. C'est peut-être stupide à dire parce qu'évident, mais c'est ainsi : il lui manquait terriblement. Comme il lui manque encore terriblement. Plus pour longtemps...

Ce qui lui manquait le plus, c'était cette présence au quotidien. Le matin en se levant, le soir en se couchant ; c'était tellement merveilleux de trouver quelqu'un à ses côtés, de savoir qu'on n'était pas seule, quoiqu'il arrive. Le quotidien, toujours. Alors, au bout du deuxième mois de détention, elle commença à lui écrire. Sans trop d'entrain au début, presque à contrecœur. Presque par résignation. Oh, rien de bien sérieux. De temps en temps, comme ça... Elle lui racontait ses journées, ce qu'elle faisait, ce qu'elle pensait, aussi, parfois. Surtout ce qu'elle faisait. Son boulot de caissière au Champion, les visites qu'elle rendait à ses parents le dimanche, la séance de piscine du samedi après-midi avec Louise, son amie de toujours. C'était souvent des détails insignifiants. Il y a des travaux dans le quartier, le prix des cigarettes a encore augmenté, la voisine d'en face a eu un petit garçon qui s'appelle Théo (Théo, c'est mignon, tu ne trouves pas ?), j'ai acheté une nouvelle paire de chaussures, mon patron ne m'a même pas engueulé aujourd'hui (il est malade ou quoi ? ?), le frigo est encore tombé en panne, j'ai gagné dix euros au Banco, l'escalier a trente-neuf marches, Clémentine s'est fait des mèches violettes.

Elle se disait : « Ça le distrait sûrement un peu ». Et parfois même, elle en rajoutait une couche, inventait quelques petites histoires croustillantes ; comme ça, pour lui faire plaisir. Et se faire plaisir aussi, du coup. Un petit peu. C'est ainsi qu'il apprenait, quelquefois, qu'on venait de découvrir le vaccin contre le sida, qu'elle avait trouvé un billet de cent euros dans la rue, etc. Elle y avait pris goût à ce rituel. Mais plus le temps passait, plus elle se heurtait aux limites de ce petit jeu forcément provisoire, et qui la renvoyait encore et toujours à son isolement.

Elle finit sa biscotte, termina son café au lait, rinça le bol, la petite cuillère et le couteau dans l'évier, rangea le beurre au frigo, le paquet de biscottes dans le buffet, nettoya la table et alla prendre une douche.

Il sortit. Il fit un pas, puis un autre, puis encore un autre... C'était, comment dire ?... Irréel. Ce putain de sacré nom de Dieu de 21 juillet. Il ne pouvait pas y croire. Il en avait tellement, tellement rêvé, de cet instant... C'était impossible à décrire. Tellement longtemps...

Pourtant, ses pas étaient relativement rapides, chose qui l'étonna. Peut-être est-ce que c'était l'instinct de la fuite, fuir hors de cet endroit où il avait passé cinq ans de sa vie.

Les pensées tourbillonnaient dans sa tête ; depuis cinq ans, la vie s'était limitée au levé-mangé-promenade-dodo, avec, entre temps, des moments de vide d'une intensité indescriptible, où le vertige vous saisit comme au bord d'un gouffre sans fin. Ces moments qu'il avait appris à contrôler tant bien que mal, en appuyant sur pause quand c'était trop dur. Et cette cellule, qu'il connaissait par cœur, centimètre par centimètre, dans laquelle il avait maintes fois cru devenir fou. Le vide, l'attente. Les Murs. Et l'angoisse.

Il avait cru devenir fou.

Les portes, qui s'ouvraient et se refermaient, lourdement, fatalement. Le bruit d'une clé dans une serrure, il savait maintenant que ça, ce bruit-là, il ne le supporterait plus.

Et ce lit, cette horrible couchette à une place, et cette chaise, et ce bureau en bois usé, mon Dieu, il revoyait la cellule, nue et froide, eut chaud tout à coup, et crut qu'il allait éclater en sanglots.

Non. Du calme. Il s'en voulait de ça, il ne devait pas penser à ça, il devait tourner la page et oublier, avancer vite et ne pas se retourner, ne pas se retourner, NE PAS SE RETOURNER Il s'en voulait tellement de gâcher ce moment, de laisser son cœur là-bas alors qu'il n'y était plus, justement.

La veille au soir, elle avait soigneusement rangé et lavé l'appartement. Pas trop non plus. Elle voulait qu'elle se sente chez lui, pas dans une chambre d'hôtel aseptisée. Elle voulait qu'il se sente bien chez lui. Tout simplement.

Sous l'eau chaude de la douche, elle resta immobile, longtemps, les yeux fermés. En essayant de prendre du recul, elle songea aux cinq dernières années qu'elle venait de passer. Elle avait l'impression qu'il ne s'était rien passé durant ces cinq années, pas seulement dans sa vie, dans leurs vies respectives, non, rien passé dans le monde entier. C'était à peine croyable que durant ces cinq années où il était enfermé là-bas, des gens aient pu parler, rire, aimer. Un arrêt sur image, en quelque sorte. Officiellement, apparemment, la vie continuait, même pour elle. Mais en vérité, non, bien sûr. En vérité, elle était en hibernation depuis que s'était refermée sur lui la porte de la cellule.

L'eau chaude la réveilla. Enfin. Pendant ces cinq années, elle s'était forcée à ne rien sentir, ne rien ressentir, juste vivre, enfin survivre. Cette vie entre parenthèse était désormais terminée, elle allait pouvoir recommencer à aimer l'eau chaude sur sa peau, à frissonner le matin dans son peignoir, à verser quelques larmes devant son film d'amour préféré, à sourire à la voisine quand elle lui dit bonjour, à rire aux éclats autour d'un café avec Louise et Clémentine.

Elle allait vivre, pour de bon.

Sa toilette terminée, elle s'habilla avec soin : une petite jupe noire craquante comme tout, et un Tee-shirt violet juste décolleté comme il faut. Elle se parfuma, se coiffa, se maquilla ; elle fut soudain toute excitée, comme une gamine qui se prépare pour son premier rendez-vous. Elle hésita, changea de rouge à lèvres, essaya un autre Tee-shirt, pour voir, puis finalement remit le premier. Elle se dit que c'était bon signe, cette agitation : la vie la regagnait de nouveau.

Et puis, brusquement, elle fondit en larmes. Sans trop savoir pourquoi, ou plutôt en sachant trop. Toutes ces larmes, qu'elle avait retenu si fort pendant ces années, lui ressurgissaient sans prévenir à la figure. Et ça faisait mal, mal, mal....

Au début, bien sûr qu'elle avait pleuré. Bien sûr. Ça paraissait presque logique : le mari est condamné à cinq ans de prison, l'épouse fidèle et dévouée se doit de verser un demi-litre de larmes, minimum. Cela va de soi. Elle se comparait parfois à une femme de marin. Mais en pire, bien sûr. Et puis, elle était triste, vraiment ça, il faut bien le dire. Inconsolable, même.

Mais tout s'était endurci dans sa tête, dans son cœur, peu à peu, elle avait appris à faire avec. Enfin, c'est ce qu'elle avait cru. Voilà que maintenant les vannes étaient ouvertes. Alors elle pleura.

Il tourna à l'angle de la rue des Alouettes et leva les yeux pour regarder autour de lui. Et là, dans ce foisonnement d'images, d'odeurs et de bruits, tout lui revint. La boulangerie où l'on vend des éclairs au chocolat divinement bons pour un euro vingt-six, le kling-kling des klaxons et les « Tu la bouges, ta caisse ? ! ? », la chaleur des rayons de soleil dans les tilleuls, le petit bonhomme du passage pour piétons, rouge tu attends, vert tu peux y aller, lui disait sa mère, l'odeur d'essence, de friture et pain chaud des rues, les gens avec leur journal, leur baguette sous le bras et leur sourire décontracté, d'autres avec leur costard, leur attaché-case et leur air pressé, l'enseigne du coiffeur d'en face à laquelle il manque le « u », la crotte de chien écrasée sur le trottoir par un pied gauche anonyme, le magasin de déguisement, farces & attrapes, le café du commerce et sa patronne trop maquillée, et bien sûr, le cinéma où il l'avait rencontrée. Elle.....

Il allait la retrouver, enfin. Il se la remémora, ses cheveux d'un brun-roux, son grain de beauté sur l'épaule gauche et ses yeux noirs pleins de douleur. Il revit son corps en détail, et réentendit sa voix abîmée qui l'encourageait doucement. Et il se dit que s'il était encore là aujourd'hui, c'était uniquement grâce à elle.

Elle renifla puis jeta un coup d'œil à l'horloge de la cuisine. Huit heures vingt. Ca y est, il était sorti. Il avait franchi le pas, maintenant il venait, il accourait vers elle, tout ce qui les séparait à présent n'était plus que détails, détails... IL avançait, il arrivait, il courait vers elle. Oh, ce qu'elle aurait voulu, elle aussi, courir vers lui, le voir arriver de loin et se jeter dans ses bras, s'abandonner enfin à la vie. Cette idée la démangeait. Mais non, elle respecterait sa volonté et attendrait patiemment. Elle imaginait déjà son pas dans l'escalier, il avait un pas reconnaissable entre mille, une façon de marcher rapide et un peu incertaine, il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait pas entendu résonner dans l'escalier, ce pas... Et puis il entrerait, il refermerait la porte, ôterait sa veste et l'accrocherait au porte-manteau en prenant soin de savourer chaque geste, et enfin il l'enlacerait, longuement, tendrement et le plus fort possible. Et la vie recommencerait. En attendant, il fallait sécher ces larmes. Pleurer lui avait fait du bien, même si toutes les larmes du monde ne soulageraient jamais cette douleur qui s'était installée en elle depuis cinq ans. Elle se passa le visage sous l'eau, puis se remaquilla. Un coup d'œil dans le miroir : c'était correct. L'horloge indiquait huit heures trente-six ; dans dix minutes, il serait là, se dit-elle.

Il pensait à elle et eut brutalement une irrésistible envie de la serrer dans ses bras. Là-bas, ça lui avait pris parfois, enfin souvent au début, puis de moins en moins : il avait appris à contrôler tout ça, à se dominer un point c'est tout. Il pensa que cela était fini maintenant, se le répéta et eut un sensation bizarre. Puis il pensa à lui, à son physique : il avait perdu six kilos depuis qu'il était là-bas, et deux cernes violettes s'étaient peu à peu dessinées autour de ses yeux. L'aimerait-elle encore suffisamment, même comme ça, même après ça ?

Pourtant, il avait pris une douche ce matin, bien sûr, et s'était parfumé et rasé de près. Il savait qu'elle accordait beaucoup d'importance à ce genre de choses. Toute en pensant à ça, il accéléra le rythme de ses pas.

Après tout, je pourrais peut-être..... se dit-elle au bout d'un court moment. C'est vrai qu'elle en mourait d'envie ; cette idée l'obsédait, d'autant plus qu'attendre à ne rien faire devenait franchement insupportable. Bien sûr, il avait dit qu'il ne préférerait pas qu'elle vienne le chercher, qu'il valait mieux qu'il rentre par ses propres moyens, que sinon ce serait trop brutal,

pour elle comme pour lui, que non, vraiment, il ne valait mieux pas. Oui, mais....insistait sa petite voix intérieure, comme une enfant privée de dessert qui tente de négocier malgré tout. Après tout, elle pouvait juste aller à sa rencontre. Dès qu'elle l'apercevrait, de loin, si elle en avait la force, elle retournerait à l'appartement et ferait comme si de rien n'était. Elle hésita encore une minute, puis soudain, d'un bond, empoigna ses clés sur le buffet de la cuisine et sortit.

Il accélérât encore le pas. Assez de redécouvrir le quotidien, l'extérieur, tout ça....Pour ça, il aurait tout le temps. La seule chose qu'il comptait vraiment à présent, c'était de retrouver ses bras tendres qui l'attendaient depuis cinq ans. Il était presque arrivé maintenant ; plus que cent mètres, puis une rue à traverser et enfin il y serait, enfin il pourrait savourer vraiment ce jour tant attendu.

Il se mit à courir.

Surexcitée, elle inséra la clé de contact et le moteur démarra. Du garage, elle devait effectuer une marche arrière pour gagner la rue.

Enfin, enfin...se répétait-elle, à comble de l'impatience.

Dans un état second, elle attaqua sa marche arrière un peu brutalement, il faut bien le dire, quand soudain...

BOUM.

Elle n'avait pas eu le temps d'apercevoir l'homme en jean propre, un peu maigre, les yeux tristes et cernés mais encore plein de charme, qui déboula à toute allure pour traverser la rue qu'elle empruntait à bord de son véhicule ; comme du reste il n'avait pas eu le temps d'apercevoir la jeune femme en violet, soigneusement maquillée, qui trépassait elle aussi d'impatience au volant de sa R5 en effectuant à la hâte sa marche arrière.

L'ambulance arriva cinq minutes après, mais c'était déjà trop tard. Les secouristes ne trouvèrent qu'une foule de curieux en état de choc, une marre de sang et le corps inerte d'un jeune taulard venant tout juste d'achever sa peine. Il était mort sur le coup.

Dans l'embrasement de la portière se tenait une jeune femme, tremblante et livide.

Elle fixait le cadavre mais déjà son regard était ailleurs. « Mais qu'est-ce que j'ai fait, mais qu'est-ce que j'ai fait... » murmurait-elle d'une voix décomposée.

Elle survécut.

Prix Henri Thomas 2004

Mention 2 : Jacqueline PICART CIGLIA

pour sa nouvelle :

Le couloir blanc

Un long couloir brillant minutieusement ciré, qui se voudrait accueillant et rassurant, des portes blanches fermées, quelques silhouettes grises courbées, une immense fenêtre jetant violemment la lumière de l'été, tel est le décor journalier qu'emprunte une femme, encore jeune, qui presse le pas en faisant claquer ses talons, pour se prouver sans doute qu'ici la vie existe, même au ralenti, dans cet immense bâtisse blanche, ce havre de paix, une maison de retraite nichée dans le paysage vosgien, sauvage et si attachant.

Elle pousse une porte, toujours la même au nom lyrique de « Verdi » n° 21, impatiente de retrouver une frêle silhouette, perdue dans un fauteuil, qui l'attend, immobile, presque figée, celle de son Père.

La joie et la fébrilité des retrouvailles sont brutalement happées par la blancheur et la tristesse qui suintent des murs de la chambre. Elle croise furtivement le regard de cet homme qu'elle semble ne plus reconnaître. Ce teint de cire, ces mains presque inertes, semblables à des feuilles mortes, plaquées sur des draps trop bien tirés, impeccablement blancs, ce regard si intense dans son désarroi, ce n'est plus le Père qu'elle a laissé là, joyeux, excessif dans ses paroles et ses gestes. Elle reste clouée sur le lit, dissimulant mal son impuissance et sa tristesse. Elle parle fort, très fort, comme pour le sortir de sa torpeur. Elle voudrait le serrer contre elle mais sa pudeur l'en empêche. Elle a tant envie de l'entendre encore parler de son village d'Italie, d'écouter sa voix avec ce petit accent si agréable, d'imaginer encore les reflets flamboyants du Mont-Rose, « sa montagne », que ses jambes alors si vivantes gravissaient avec tant de fierté, mais les mots s'égrènent, monotones, toujours les mêmes, pleurant comme des notes qui tombent des campaniles de la Lombardie. La femme ferme alors les yeux et par magie se dissimule derrière de grandes fresques colorées, en trompe-l'œil, couleur de Sienne, chaudes et si vivantes. La chambre vingt et un, cet étouffoir qui la serre si douloureusement, s'estompe. Elle ne voit plus que le haut de la fenêtre peinte en blanc, qui laisse entrevoir la lumière de l'été. Alors elle, va, elle vient, retrouve un peu de sérénité. Elle prend les mains de son père, les serre doucement mais les mains si éloquents autrefois s'échappent et elle n'ose pas les retenir. L'illusion de joie est éphémère. IL va falloir partir, affronter encore et encore ce long couloir, sans doute le couloir de la mort dont elle a entendu si souvent parler. Elle quitte, à pas feutrés, la chambre vingt et un, en se sauvant, en baissant les yeux pour ne plus croiser toutes ces têtes blanches qui se ressemblent tant, cachant presque sa vitalité, devenue soudainement indécente.

Perdue dans ses pensées, elle se sent doucement happée par un bras qui s'accroche à elle. Une vieille femme au sourire discret, la regarde avec tant d'insistance que la jeune femme se trouble, devinant trop ce qu'elle voulait lui dire. Partir, ne plus revenir, partir ailleurs, pour revivre, pour être vue, entendue et aimée. Le geste se fait de plus en plus pressant mais est brutalement cassé par une silhouette blanche, qui disparaît, elle aussi. Tout redevient normal. Une illusion peut-être ? Alors ses pas se font de plus en plus rapides sur le sol, ils glissent pour se précipiter vers une lourde porte en fer forgé que seules, deux mains arrivent à pousser.

Dehors un éventail de couleurs lui saute au yeux, une odeur fleurie indéfinissable envahit sa tête. La femme se laisse choir sur un banc. Elle semble endeuillée, malgré la douceur de l'été qui l'enveloppe. Sa tête lui fait mal, comme écrasée par des pensées de plus en plus insensées, impératives, qui la piquent comme de fines aiguilles. Il faut se lever, agir, reprendre le couloir et ouvrir toutes les portes, toutes les fenêtres, effacer toutes ces souffrances si pudiquement cachées, il faut crever tous les linceuls blancs de la solitude et inonder le couloir de chaude lumière, de soleil et d'amour. Mais ses pensées s'arrêtent. Elle ne peut pas, elle ne veut pas se lever. Elle reste là, immobile, figée elle aussi. Elle regarde encore et encore la porte en fer forgé et soudain sa poitrine semble plus légère. Elle se revoit en train de pousser les grilles de la maison familiale, la main dans celle de son Père.

Elle revoit aussi très précisément les grilles artisanales de son village italien, toutes artistiquement forgées par les artisans du pays. Les volutes des grilles lui font oublier la cruauté de la situation. Avant de reprendre la route, elle regarde une dernière fois la porte de la maison de retraite, en sachant qu'un jour, demain, après-demain peut-être, elle la refermera une dernière fois, quand Verdi redeviendra à tout jamais silencieux.

Les lacets du col du Haut Jacques, bordés de belle terre rouge, l'infinie variété des teintes des sapins lui apportent beaucoup de sérénité. Ses yeux sautent du vert anisé au vert bleuté pour se fondre dans un vert foncé, presque austère. Les sapins dignement droits, semblent jaillir du sol couvert d'une mousse encore toute imprégnée de la fraîcheur de la nuit. Elle n'en finit pas de respirer cette forêt qui ne se termine pas, qui ne meurt pas, avec l'illusion d'une liberté intouchable, immortelle. Ici, plus d'odeur d'encaustique qui brûle les narines, mais une brassée de senteurs. La femme se sent rassurée, presque heureuse. Une certitude l'étreint. Demain, elle reprendra la route en sens inverse, mue par elle ne sait quelle force, effervescente, presque gaie. Elle courra encore ouvrir la chambre « Verdi » jusqu'au jour tant redouté où la porte sera béante, désespérément vide et silencieuse. Elle tâchera alors de se rappeler les paroles que lui disait souvent son Père « la vie est une promenade ensoleillée, toujours trop courte, surtout ne la gâche pas ».

La femme comprendra alors qu'elle ne vieillira pas, elle retournera là-bas, à quelques brassées de fleurs du lac Majeur, où l'attendra un « Tragetto ». Il n'y aura plus de couleur, plus de fenêtres blanches, plus de portes closes, seulement le clapotis doux et musical de l'eau, seulement les magnolias colorés au parfum si entêtant. Elle sourit, car là-bas, plus de tranches de vie, premier, deuxième, troisième âge, quatrième âge, plus de numéros de portes, dix-sept, dix-huit, vingt, vingt et un, elle a toujours détesté les chiffres qui embrouillent son esprit. Là-bas, elle ne mourra pas de la même manière, même trahie par ses formes et ses forces. Elle glissera doucement, fine silhouette dans ces eaux qui l'appelleront pour la conduire tout en musique vers les îles des Borromées, aux palais baroques et romantiques.